

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 5 (1867)  
**Heft:** 47

**Artikel:** La visite à Stanz  
**Autor:** Catalan, Méril  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-179459>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 26.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

musicien gagiste dans le 3<sup>me</sup> régiment suisse, colonel Steiger, en garnison à Strasbourg, il y resta depuis le 27 octobre 1816 jusqu'au 30 novembre 1818.

Un brillant témoignage, délivré par M. d'Engelhard, capitaine de la musique au dit régiment, montre suffisamment que ses chefs ne le virent qu'à regret quitter le régiment, auquel il faisait honneur par son zèle, son application et sa belle conduite. Mais son cœur l'entraînait vers la patrie, et, comme chez le pâtre de la chanson populaire, le chalumeau des montagnes avait de nouveau trouvé un puissant écho dans son âme.

Revenu à Lausanne, il consacra dorénavant ses talents et ses forces à l'éducation musicale de ses concitoyens, qui trouvèrent en lui un maître habile, dévoué et plein de prévenances.

La milice vaudoise, dont la musique a perdu en lui un chef respecté et aimé, ne l'oubliera jamais, et le collège cantonal conservera avec vénération le pieux souvenir du bon père Louis Hoffmann.

Le défaut de place nous prive du plaisir de communiquer encore quelques notices sur les banquets commémoratifs des anciens militaires suisses qui ont fait partie de l'armée française, fêtes charmanantes et pleines d'intérêt qui se célébraient chaque année à Lausanne.

\*\*\*



La Société philharmonique a commencé vendredi dernier la série de ses concerts d'abonnement. La salle était comble ; la chapelle de St-Gall, comptant aujourd'hui vingt-cinq artistes, prêtait son bienveillant concours à la société, et les deux réunies devaient former un orchestre comme on n'en a guères entendu à Lausanne. Aussi les amateurs de bonne musique étaient tous là, pleins de curiosité et aussi d'anxiété. Un programme des plus séduisants dans lequel se mariaient la musique ancienne et la musique moderne, la grande musique et la musique de salon, promettait des jouissances aussi nobles que variées.

Une symphonie de Mozart occupait toute la première partie. Elle a été bien exécutée, quoique, au dire de certains *dilettanti*, les violons aient parfois manqué de finesse, et les instruments *solo* de douceur. Mais cette critique, toute bienveillante du reste, s'explique aisément par le peu de temps qu'on a mis à étudier la symphonie et par la difficulté qu'on éprouve à rendre un compositeur tel que Mozart.

L'ouverture d'*Iphigénie* de Gluck, et la marche d'*Athalie* par Mendelssohn, écrites dans un style plus simple, ont été véritablement enlevées. Honneur à l'habile chef d'orchestre, M. Hugo de Senger, qui sait faire passer dans l'âme de ses exécutants le feu sacré dont lui-même est embrasé !

Mme U., cantatrice déjà si connue et si appréciée du public lausannois, a reparu cet hiver et d'une manière brillante. *Charlotte Corday* et la romance de *Guillaume Tell* ont été rendues par elle, la première avec l'énergie que comporte un pareil sujet, la seconde avec une grâce toute rossiniennne. Nous

la remercions bien sincèrement de son obligeance et des heureux moments qu'elle a procurés à ses auditeurs.

N'oublions pas de mentionner le *quintetto* de Reicha, dans lequel le basson, instrument presque inconnu à Lausanne, a produit un effet tout particulier, et la valse pour cornet à piston, qui a été fort applaudie.

Courage, chers amateurs, courage ! Le commencement est bon, et nous avons tout lieu de croire que la fin le sera aussi.

(Communiqué.)

### Une visite à Stanz.

(29 août 1867.)

J'arrivai à 7 heures du matin au gros bourg de Stanz, qui cependant porte le nom de ville et capitale du demi-canton d'Unterwald, autrement le *Nidwalden*. Comme je débouchais sur la place du marché, en face de l'hôtel de la Couronne, j'aperçus au sommet de la place, sur un tertre qui domine la ville et près de la belle église paroissiale, le magnifique monument que le patriotisme de la Suisse vient de faire éléver à la mémoire de Winkelried. J'accélèrai le pas et bientôt je fus en face du chef-d'œuvre, dû au ciseau du sculpteur Schlöetter.

Que de beautés sont renfermées dans ce groupe de trois héros ! Quelle expression de mâle énergie, de dévouement, de patriotisme anime les nobles figures de Winkelried et de son jeune ami, qui, la lance à la main, le genou en terre auprès d'un camarade mourant, s'apprête à s'élancer dans la trouée faite au milieu de la phalange autrichienne ! On sent que l'heure de la vengeance est venue, et que ces orgueilleux chevaliers aux casques d'or vont être terrassés. Dans ce sublime spécimen de sculpture tout est traité avec un art plein de simplicité, de perfection et de talent. Je me sentais électrisé, ému et je ne pouvais m'arracher du pied de cette niche qui rappelle le plus glorieux souvenir de notre histoire. La vieille statue de l'ancien Winkelried placée sur une fontaine au bas de la place, avait l'air de faire une piteuse figure devant l'éloquence du nouveau monument, taillé en marbre blanc dans une niche ou chapelle azurée.

Mais Stanz me rappelait encore un autre nom vénéré, le pieux et sage Nicolas de Flue, l'ermite patriote qui avait choisi pour devise : *Dieu et Patrie*. C'était dans la Maison-de-Ville (le Rathaus) qui se dressait à gauche devant moi avec son petit clocher, que ce pacifique apôtre avait apaisé, en 1481, les dissensions qui s'étaient élevées parmi les confédérés. Pendant qu'ils étaient en séance prêts à courir aux armes pour s'entre-détruire, il était apparu, pâle, amaigré par le jeûne, enveloppé de sa robe de bure et les pieds chaussés de mauvaises sandales. Debout sur le seuil de la porte, son éloquente voix, vibrante et persuasive, était tombée au milieu de ces hommes exaltés, comme un appel divin fait à l'oubli des haines et à la réconciliation. La parole avait vaincu l'épée et sauvé le pays d'un scandale et d'une guerre fratricide. Comment résister à visiter une salle qui anoblira toujours une aussi belle action ?

Je me rendis au Rathaus et c'est avec un sentiment de profond respect que je montai l'escalier, tout ordinaire, de cet humble palais d'un petit peuple souverain. Là, point de luxe, point d'inutiles décors ; une simplicité complète et même primitive. Mais il a servi des milliers de fois de point de ralliement et de réunion à de nobles coeurs. Une ou deux mauvaises toiles rappelant Winkelried et Nicolas de Flue forment la galerie artistique de ce bâtiment national, et cependant ces toiles grossières ont un immense prix ; elles attestent par leur antiquité que ce que les uns appellent légendes sont bien des faits historiques que le pinceau inhabile d'un peintre contemporain a voulu rendre à sa manière.

Comme je sortais du Rathaus, un bon vieillard du quartier m'invita à visiter le nouveau cimetière, placé au sommet de

la ville sur une pente qui est le prolongement de la montagne voisine. Ce bon papa qui parlait assez bien le français, eut l'obligeance de m'accompagner tout en fumant sa grosse pipe. Ce cimetière est vraiment un asile plein de coquetteries et de gracieusetés consacrées aux morts. En général, dans les cantons catholiques de la Suisse, tous les cimetières sont des lieux de luxe et de recueillement pleins de poésie et qui disposeront à la méditation.

Depuis ce cimetière, ma vue embrassait toute la contrée environnante, le chemin qui remonte vers Engelberg, la petite plaine bornée par les chaînes sombres du Hauzerhorn, puis le Rotzberg courant vers Stantzaad et le lac. Aussitôt ma pensée se reporta en 1798, aux deux luttes de géants que ce petit peuple valeureux eut le courage de soutenir, pour repousser l'invasion des troupes de la République française. Ce fut le 1<sup>er</sup> mai de cette année-là qu'Alois Réding s'était mis à la tête de dix mille montagnards des cantons d'Uri, de Schwytz et d'Unterwald, pour résister à l'armée de Schauenbourg, composée de vingt-cinq mille hommes. Stanz devint le quartier-général d'une division confédérée de 3,000 hommes. Ces combattants armés de leur carabine s'échelonnèrent par le flanc du Rotzberg, autour de Stanz, dans les futaies. De jeunes femmes, des sœurs, des fiancées, des enfants combattaient à côté de leurs époux, de leurs pères, de leurs fiancés. Une trêve mis fin à ce carnage. La ville et les environs étaient jonchés de corps appartenant aux Français; mais Stanz comptait aussi 586 martyrs parmi lesquels on trouva 102 femmes et 25 enfants.

Hélas! quatre mois plus tard de cette même année 1798, le 1<sup>er</sup> septembre, la lutte recommençait plus acharnée par le refus des Unterwaldiens à accepter la Constitution que le Directoire de Paris avait imposé à la Suisse. Schauenbourg vint les attaquer de nouveau avec une armée de 16,000 hommes, sur trois points à la fois : « A ces forces imposantes, dit Dauguet, ce petit pays n'avait à opposer que 2,000 hommes, 200 volontaires de Schwytz et 20 d'Uri. Les montagnards n'en luttèrent pas moins avec une énergie extraordinaire. Le sang français rougit la baie d'Alpenach, la forêt de Kerns et les rochers du Rotsberg. Mais le général Foy, le célèbre orateur de la gauche qui brilla plus tard sous la Restauration, fit débarquer de l'artillerie en face de Stantzaad qui était barricadé, incendia ce village et courut à Stanz en détruisant et balayant tout devant lui. Après dix heures de combats, toute résistance devint inutile. Les vainqueurs se souillèrent par des abominations inouïes. Ils percèrent de leurs bayonnettes des femmes et des filles après les avoir outragées; ils égorgèrent des enfants à la mamelle, en jetèrent d'autres dans l'incendie qui dévorait maisons et villages; 414 personnes, parmi lesquelles 130 femmes, filles et enfants, périrent dans ces horribles journées. » — 63 personnes qui s'étaient réfugiées dans l'église y furent tuées avec les prêtres. Des familles entières succombèrent, et on trouva parmi les morts, près de la chapelle de Winkelried 48 jeunes femmes ayant auprès d'elles leurs pères, leurs époux et leurs frères.

Rassasiée de carnage, cette soldatesque effrénée se répandit dans les environs et mit le feu à 600 maisons isolées. Toutes celles de Stanz auraient éprouvé le même sort sans l'humanité d'un chef de brigade (Simond). »

Voilà les notes que j'avais prises sur mon carnet et que je relevais en portant mes regards vers l'église, la chapelle, la place où un sang héroïque et généreux avait inutilement coulé. Comme je regardais avec attendrissement ces blanches maisons réédifiées dans les champs et dont la fumée matinale des cheminées annonçait l'asile de laborieuses familles, je ne pus m'empêcher de m'écrier :

« Puisse la paix régner éternellement sur ces demeures et Dieu les préserver à jamais du retour de scènes de deuil et de désolation. »

En attendant mon souhait, le vieillard qui m'accompagnait se découvrit et ajouta :

— Voyez quelle influence l'exemple d'un grand homme peut exercer sur les générations futures de son pays. Dans notre petit canton, il n'est pas un citoyen qui ne voulût imiter le courage de Winkelried si l'occasion se présentait. C'est qu'il vit presque encore parmi nous. Tenez, vous voyez cette

maison là-bas qui s'élève au milieu d'une vaste prairie.

— Parfaitement.

— Eh bien, c'est la maison de Winkelried; elle est située sur une place qui porte le nom de *Prairie des enfants de Winkelried*. Ce petit domaine leur fut donné par l'Etat, pour que les orphelins du héros de Sempach ne fussent pas réduits à la misère. Cette propriété est inaliénable, si bien que c'est encore un descendant de Winkelried qui l'habite aujourd'hui.

Toutes les indications que me donnait mon cicéron m'intéressaient vivement, car il continuait à me parler de la manière lente avec laquelle Stanz s'était remis des ruines de 1798. Il m'indiquait du doigt la maison où le célèbre Pestalozzi avait ouvert un asile pour recueillir les nombreux orphelins de cette époque néfaste. Secondé par les efforts généreux de l'historien Zchokke et du chanoine Bousinger, ces trois hommes de mérite et de talents étaient parvenus à adoucir les infortunes de la jeune génération.

C'est sur les lieux mêmes où se passèrent de grandes et terribles actions qu'il faut étudier l'histoire de sa patrie. Comme on la saisit mieux! comme on la trouve belle et sublime! comme on s'identifie mieux avec les faits. Si Gessner et Zchokke ont un style attrayant quand ils nous décrivent les faits du passé, c'est qu'ils se sont inspirés de la vue des lieux et qu'ils vivent presque avec leurs héros. L'image de la réalité s'empreint de la poésie locale et les vieillards d'aujourd'hui nous semblent les hommes d'autrefois.

Stanz, par lui-même, cependant n'a rien de remarquable, bâti en partie sur une colline et en partie dans la plaine qui forme une vallée enclavée de montagnes, il se compose de quelques rues tristes, mal pavées, parcourues de ruisseaux d'eaux vives. Sa population est plutôt pauvre que riche, et les femmes et les jeunes filles, avec leur costume national ont l'air fatiguées par les rudes travaux des champs.

Après avoir remercié mon bon vieillard, je me dirigeai vers le bureau de la poste où j'avais laissé mon sac de voyage. Ce bureau est tenu par une fort jolie et jeune personne dont le costume me rappelait celui de nos grandes villes.

— Mademoiselle, lui dis-je, quel ravissant pays vous habitez, je suis venu exprès de Genève pour le voir et je me sens le désir d'en faire mes compliments à tous ses habitants.

— Monsieur, me répondit-elle en souriant, est-ce pour nos rues en si mauvais état, ou nos maisons délabrées que vous me dites cela?

— Non, mademoiselle, mais ce sont pour les souvenirs historiques qui se rattachent à ce coin de terre.

— Alors, vous avez bien fait de venir nous visiter en été, car quand l'hiver nous enseveli sous la neige et les glaces, je vous assure que cela désenchantera plus vite qu'on ne le veut. J'ai vu Genève, cet écrin de la Suisse; auprès de cette superbe ville, Stanz est le Kamschactka de la Suisse. Quand j'y songe, j'en ai du noir.

Une belle jeune fille avoir du noir dans un séjour où tout électrisait! Ah! reprenons vite mon bâton de voyage pour laisser ma tête et mon enthousiasme sous les impressions les plus fleuries.

Je quittai Stanz, parcourant seul à pied la route ombragée qui conduit au village de Stantzaad. Retrouvant ma gaieté et lui laissant un libre essor, je me mis à chanter à pleine poitrine tous les chants nationaux qui me passèrent par la mémoire, tels que :

*La Suisse libre au combat nous appelle. Et puis, le Rhin-Suisse, mon beau pays, le drapeau de l'Helvétie, La fiancée d'Appenzell accompagnés de La, la, la, itou que les échos du Rotzberg me renvoient en notes harmonieuses. Les habitants que je rencontrais par la route, les vieilles et les jeunes femmes avec leur coiffure si originale, traversée par une flèche et leur corsage sombre rehaussé par un plastron blanc et des manches de chemises de fin lin leur couvrant la moitié du bras, me regardaient, me souriaient et me saluaient de leur Gut Morgen. Et moi, je leur répondais : Vivat Stanz und Genf.*

Mérit CATALAN.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.